

Connivences et altérité du poème

Tous les chemins mènent à la rencontre. Et le point de départ de tous les chemins est assurément le poème.

Tel est mon sentiment, il se confirme à la suite de cette journée qui a agrandi ma soif de connaître l'homme, le philosophe et le poète Benjamin Fondane.

Je dois des remerciements aux conférenciers. Votre parole dans mon oreille a été infiniment multiple et densément nombreuse. Tout n'a pas été dit, simplement parce que dire tout est impossible. On n'épuise jamais la totalité de la parole. Je n'ai pas tout entendu, simplement parce que tout entendre relève des Dieux. Néanmoins, votre dire de ce jour a produit des constellations qui m'ont aidé à mieux apercevoir encore, l'univers de celui dont je porterai désormais, non sans fierté, le chant poétique en bannière.

Toute rencontre est récit. Récit singulier de Dieu, pour ceux qui croient en Dieu ; des Ancêtres, pour ceux qui croient aux Ancêtres. Telle est ma conviction ; j'ai toujours pensé que le hasard n'a pas de père, pas de mère.

Et ma présence parmi vous, aujourd'hui, tient de cet aveu. Je suis venu vous dire que ma rencontre avec Benjamin Fondane a commencé il y a longtemps. Elle s'est poursuivie dans « *Le temps du rêve* » comme dirait Henry Bauchau, il y a quelques mois, non pas sur les bords de la Garonne où je réside, mais d'évidence naturelle sur les bords du Congo, ma terre de naissance.

Le récit est où on l'attend. Janvier 2016. Depuis plusieurs mois, un petit groupe d'intellectuels du Congo-Kinshasa, constatant l'étendue du désert culturel sous nos latitudes, décide de créer une revue de littérature qu'ils baptisent : *La plume vivante*. Au bout de pénibles labeurs et d'obstination, un premier numéro voit enfin le jour en juillet 2016. Et dans ce premier numéro, parmi les poètes convoqués à initier l'esprit du poème aux lecteurs congolais, apparaît Fondane et son chant de l'aurore qui répand la lumière. Le solaire Benjamin Fondane est à mes côtés, je suis à ses côtés, nous sommes voisins immédiats dans les pages du livre.

Le poète a pour lieu le maigre espace où s'éveille dans le serment de la sève, le chant du poème : Benjamin Fondane et moi, nous venons du même pays.

Si je crois vrai que Fondane, cet émigrant de la vie, est congolais par l'éclat de son chant, par les battements de son cœur, c'est que je crois vrai que je suis roumain dans l'enclos de ma quête, dans le sang de mon émotion.

Ô prophétie des « *Forces miraculeuses* » comme dirait Aimé Césaire ! nous sommes, Fondane et moi, français : français par accident, français dans le rythme et les accents de la langue, habités, comme Ulysse, de nos tribulations et de nos métamorphoses, partout, entre terre et ciel, jusqu'aux limites surprenantes de l'invisible.

Ainsi Benjamin Fondane a-t-il raison lorsqu'il s'écrie : « *Tout seul je suis la route humaine* ».

En écho de sa voix, voici celle d'Edmond Jabès, dans "Le livre des questions" :

« *Notre marche autour du monde, dit Jabès, ne pouvait être que le long errement autour d'une parole. Parole comme un pari tenu au nom de l'homme ...* » (p.411)

Et dans son « besoin de réalité de poète » – j'emprunte l'expression à Patrice Beray – Fondane l'écorché, le porteur des déchirements, confesse à l'oreille de qui sait entendre :

*Voici le monde –
si je pouvais le déchirer
si je pouvais me déchirer
moi-même sur le monde
debout et sanglotant
– sanglot le monde !*

Cette souffrance déclamée à l'image du poète soufi Rûmî, est transcendée par la force des souvenirs et la promesse pour l'homme de demain, d'un avenir qu'aucun soleil n'osera humilier.

Nous sommes Fondane et moi, étrangers d'une langue qui pourtant nous est familière à chaque tournant d'une rue.

J'ai dans mes livres tant de fois palabré autour de la chose. Et je le redis devant vous comme au premier matin de la parole : mes livres appartiennent à l'orbe francophone, un point c'est tout. La langue tégué est tout naturellement ma langue parentale, celle de la mémoire originelle. Le français, ma langue d'écriture, celle de la mémoire empruntée. Entre ces deux langues, j'avoue aujourd'hui ne plus savoir reconnaître exactement la part de l'affluent et celle du confluent. Leurs engrammes, telle la sève nourricière dans la tige, coulent en moi; elles forment harmonieusement ce que j'ai coutume d'appeler *l'unité de ma langue maternelle*. Celle qui permet de nommer les bruits du cœur avec les mots du cœur. Quand l'une d'elle invoque, l'autre évoque, quand l'une donne, l'autre reçoit, et vice versa, avec une évidence instinctive. Ma quête poétique réside fondamentalement dans cet équilibre-là.

Et pourquoi donc *L'Exode* ? Pourquoi un court extrait de ce puissant poème était-il offert aux lecteurs des deux Congo dans ce premier numéro de la revue *La plume vivante* ?

Parce que dans l'esprit, dans le rythme, dans la chair, ces mots du poète Fondane bâtissent des routes sur le chemin de la vie. Ils disent l'au-delà de la parole, ils réintroduisent dans le poème un pan entier de la destinée humaine. Ils disent l'absence dans la présence et la présence dans l'absence, ils tiennent en éveil le miracle de l'étoile de l'homme. (*Lecture...*).

Deux mois après la parution de ce poème dans les pages de la revue, je me retrouvais moi-même en exode en Dordogne. C'est là que le 8 août m'est arrivé, comme arrivent tous les messages des temps modernes, un courriel. Il était signé de Magda Carneci. Il m'annonçait l'heureuse nouvelle. Et vous le savez, une heureuse nouvelle est lumière qui éclaire sans éblouir aux tréfonds de l'âme. Une heureuse nouvelle apaise les couleurs du ciel.

Alors, regardant vers l'horizon, j'ai pensé que le poème visité quelques semaines plus tôt était l'augure inscrit dans ma destinée. Mais la destinée reste, à ce jour, invisible dans les yeux des mortels que nous sommes. Je vous l'ai dit, et vous l'avez retenu : ce qu'on appelle hasard n'a pas de mère, n'a pas de père. N'est-ce pas Benjamin Guérin ?

A Jacques Darras, André Velter, J.Pierre Siméon, Michel Carassou, et toi Magda Carneci la diseuse de vérité heureuse, je vous dis toute ma reconnaissance. J'ignore à ce jour

comment votre choix est arrivé dans les régions de ma quête poétique, mais je crois aux signes. Seuls les signes abreuvent le parcours et sauve l'homme qui sait les reconnaître. Ce Prix que j'accepte avec honneur et noblesse est signe de l'éveil. Il reste encore au poète que je suis à apprendre à cheminer davantage de jour, de nuit, dans l'éclair, dans le tonnerre, dans les issues de l'univers inapaisé et unique qui fondent l'œuvre de Fondane.

Mais ce cheminement a déjà eu lieu dans les coordonnées de la complicité, celle de mon ami Jean-Pierre Tardif, le poète occitan qui a traduit deux de mes livres dans la langue des Troubadours. Tardif est aussi l'un des créateurs avec Patrice Thierry de l'Ether Vague, là-même ou Fondane à trouvé demeure (Patrice Beray et Michel Carassou sont témoins !). C'est dans la parcelle de l'Ether Vague donc que J.P Tardif a rencontré la voix du poète émigrant de la vie. Ainsi Tardif a été le premier à me montrer du doigt à quel point chez Fondane, le poème n'est pas un masque ni un simple habillage de phraséologie, mais une force multiple, précise et infinie qui convie l'homme à faire confiance à sa fragilité. Oui. Faire confiance à la fragilité inhérente à l'existence elle-même. Car, comme l'a rappelé dans son intervention de ce matin Olivier Salazar Ferrer : « *Nous sommes tous des voyageurs sans retour* ».

Chers amis, nos mémoires ont déjà assez dialogué. J'aime à me ressouvenir qu'une parole trop longue finit par étourdir celui qui écoute. Je vais m'arrêter avant que la passion ne dépayse le vocable. Et de l'homme Fondane, de son œuvre, j'ai encore beaucoup à apprendre auprès de vous.

A mes amis, à ma compagne, et à vous tous ici présents, je dis : merci de m'avoir accordé votre attentive écoute.

G. M. Okoundji